

Le géant et la fille du roi

CADIC. Contes et Légendes de Bretagne III, 173-178

« Mon pauvre Yvonnik, disait à son fils un vieux laboureur, à la veille de s'en aller de vie à trépas, mon pauvre Yvonnik, Dieu n'a guère récompensé la peine que je me suis donnée. Ma maison tombe en ruine et mon dernier champ est passé aux mains des usuriers. Il ne me reste que ma bêche à remuer la terre et ma faucille à couper le blé. Ce sera ton seul héritage : Prends-les, elles te porteront bonheur. »

Le jeune homme à qui s'adressait ce discours était un vaillant gars qui comptait davantage sur sa bonne étoile et sur la force de ses bras que sur le sac d'écus le mieux garni. À peine eut-il fermé les yeux de son père, qu'il se mit en route, voyageant avec le soleil, la faucille sur le bras et la bêche sur l'épaule, désireux de chercher fortune. Au bout d'un an et d'un jour, il se trouva loin, bien loin de son village, à l'entrée d'un champ de blé, dans lequel une armée de travailleurs moissonnait, mais moissonnait avec une telle lenteur que, malgré des efforts inouïs, il fallait à chacun une semaine pour arriver au bout de son sillon.

« En vérité, s'écria-t-il, je n'ai jamais vu de si piètres ouvriers.

J'en ferais bien autant dans une heure! » Il s'approcha d'eux, et son indignation se changea en surprise quand il eut constaté que leurs faucilles étaient toutes en bois : « C'est donc à une émie de patience que votre maître vous a envoyés, reprit-il; a-t-on idée de couper le blé avec de tels instruments? Regardez-le mien. »

Il se baissa sur le sillon, abattant les tiges en larges coupes, et en un moment parvint au bout du champ.

Les moissonneurs le contemplaient avec admiration : « Savez-vous, jeune homme, lui dirent-ils que vous avez une fortune entre les mains? Suivez-nous plutôt chez notre roi. » Ils ne s'étaient pas trompés. « Voulez-vous me vendre votre faucille en fer, proposa celui-ci? Je vous céderai en échange trois de mes chiens, trois bêtes incomparables. En leur compagnie, vous n'aurez rien à redouter. Quel que soit l'endroit où vous serez, si vous courez un danger, rappelez-vous qu'il vous suffira de lancer un coup de sifflet, pour qu'ils accourent à la rescousse. »

Le vaillant gars se confondit en remerciements, et suivi de ses chiens, reprit sa course aventureuse. Au terme d'une nouvelle année, il arriva devant un cimetière sur le mur duquel un cadavre était posé, attendant qu'on voulût bien l'ensevelir. Un peu plus loin, une troupe nombreuse de fossoyeurs s'acharnait à creuser une fosse. Mais ils avaient beau suer sang et eau et se relayer à tour de rôle, la besogne n'avançait pas, car ils travaillaient dans la terre dure; et pour uniques instruments ils n'avaient que leurs ongles et leurs mains. Un mois leur suffisait à peine pour mener à bien leur tâche et, pour enterrer tous les morts, le souverain du pays était contraint de mobiliser un régiment de fossoyeurs.

« Ignorez-vous donc par ici ce que c'est qu'une bêche, demanda le voyageur, pour que vous en soyez réduits à des procédés aussi primitifs ?

- Une bêche! répondirent les ouvriers, nous ne connaissons pas cela. D'ailleurs il n'existe chez nous ni fer ni bois.

- Je vais vous en montrer les avantages! » Il enfonça dans le sol son outil, rejetant de droite et de gauche la terre arrachée, et en moins de temps qu'il ne fallait pour que l'horloge de la tour sonnât la demi-heure, il acheva de creuser la tombe. Le roi lui-même était accouru, et son étonnement était extrême, en présence d'un tel exploit. « Accordez-moi votre bêche, s'écria-t-il, et je vous donnerai la récompense qui vous plaira. Tenez, voici mon cheval de guerre; prenez-le, il n'a pas son pareil sur la terre. L'homme le plus fin ne rivaliserait pas pour l'habileté avec lui et une armée en bataille ne l'égalerait pas en force. »

Le jeune homme accepta, sans se faire prier davantage, sauta en selle et, en compagnie de ses chiens, partit vers d'autres aventures. Au hasard de la route, il parvint dans une région dont tout le monde, du petit au grand, du roi au dernier des bergers, lui parut en deuil et en proie au chagrin le plus profond. Il s'enquit du motif de cette douleur universelle.

« Hélas! lui fut-il répondu, pouvons-nous être dans la joie, quand l'héritière de ce royaume, la fille de notre bien-aimé monarque, languit dans une prison aux portes infranchissables ? Un géant qui sème la terreur en tous lieux s'en est emparé et, pour être plus sûr qu'elle ne lui échapperait pas, il l'a enfermée dans un château entouré de sept murailles, sous la garde d'un dragon à trois têtes dont on ne saurait triompher, si on ne lui coupe en même temps les trois têtes. En vain le prince a-t-il fait publier à son de trompe que celui-là qui délivrerait sa fille obtiendrait sa main et hériterait du royaume, nul n'ose plus proposer ses services, depuis que les meilleurs chevaliers du pays ont péri, en tentant l'entreprise. Un seul d'entre eux a pénétré jusqu'au dragon, et encore a-t-il été tué en un instant; les autres n'ont pas seulement réussi à franchir la première muraille.

- Voilà bien mon affaire, s'écria le vaillant gars; avec mon cheval et mes chiens, le Diable y soit si je ne viens pas à bout de ce brigand et de son dragon. »

Le cheval prit la parole : « Maître, dit-il, monte sur mon dos et viens me présenter au voleur. Quand nous serons dans l'enceinte du château, on verra. »

D'un bond il fut en selle, et en un moment de galop il parvint à la porte du brigand: « Oh! le superbe coursier, s'exclama celui-ci; je n'en ai jamais vu d'aussi beau.

- Il ne tient qu'à vous de l'avoir, riposta le jeune homme; je n'y mets qu'une condition : c'est que vous l'essayiez vous-même, afin de vous rendre compte de sa docilité.

- Oh! oui, volontiers! » et le voleur de sauter sur le cheval, et le cheval de partir comme l'éclair. À quelque distance de là, parmi les rochers abrupts, un torrent roulait ses eaux en cascades au fond d'un précipice. L'animal s'arrêta sur le bord, se dressa sur ses pattes de derrière et, dans un effort

vigoureux, lança son cavalier au milieu de l'abîme. « Au dragon, maintenant, maître, dit-il, à nous deux nous en viendrons bien à bout. »

Au sommet d'une haute montagne dont les pentes escarpées et ravinées se dressaient d'un seul jet vers le ciel, on apercevait, tel un nid d'aigle perdu dans les nuages, le fameux château aux sept murailles, séjour de la princesse et de son gardien. En moins de temps qu'il n'en faut pour dire, cheval et cavalier atteignirent la première porte. Elle était verrouillée à triple tour et elle était si massive que les bras de vingt hommes n'auraient pu la remuer. D'une seule ruade le cheval en eut raison; elle s'abattit avec un tel fracas que la muraille, ébranlée dans ses fondements, s'écroula en partie. La porte suivante était encore plus lourde et plus imposante. Elle céda comme la première, et ainsi jusqu'à la septième. Or, quand la septième fut abattue, les assaillants trouvèrent à qui parler. Au milieu de la cour du château, relevé sur ses pattes de devant, les têtes rejetées en arrière et la queue battant les flancs, le dragon attendait en posture de bataille. L'animal le plus monstrueux n'en aurait pas donné une idée. Par la queue, une queue longue de plusieurs coudées, terminée par un dard et semée d'arêtes épineuses qui lui montaient jusqu'au cou, on l'aurait pris pour un serpent. Par le corps cuirassé d'écailles brillantes, il rappelait le poisson et, par ses trois têtes hideuses surmontées d'une crête de coq et finissant en museau dont les dents énormes s'allongeaient comme des défenses de sangliers, il avait quelque chose du loup.

En voyant apparaître le cheval et son cavalier, il poussa un rugissement effroyable qui se répercuta dans les profondeurs de la forêt voisine et se précipita sur eux. Déjà ses mâchoires s'ouvraient avec un bruit d'acier heurté pour dévorer l'un et l'autre, lorsque le jeune homme, simulant la terreur se laissa choir par terre et se jeta à ses pieds.

« Puissant dragon, gémit-il, j'avoue que j'ai été bien téméraire de violer ainsi votre retraite. J'ai mérité le trépas, je le sais, et je ne vous demande aucunement grâce de la vie; mais avant de mourir, je réclame de vous cependant une faveur.

- Laquelle? parle vite, interrogea le dragon, avec un grondement de rage.

- Ce serait simplement de donner trois coups de sifflet.

- Sois satisfait! Siffle à ton aise. »

Le jeune homme approcha les doigts de ses lèvres et, sur un mode prolongé, il lança des appels auxquels répondirent de l'extérieur des aboiements furieux de chiens en chasse. À l'instant, par les portes renversées, arrivèrent comme une trombe les trois vaillants compagnons que le premier roi lui avait cédés. Sans même calculer le danger, ils s'élançèrent sur le dragon, chacun s'attaquant à une tête et, entre leurs dents vigoureuses, lui tordirent les cous.

La bête malfaisante poussa un râle d'agonie et son corps énorme s'abattit sur le sol, en vomissant des flots de sang. Elle était morte.

On eût dit que c'était un signal. De toutes les parties du château maudit, un chant d'allégresse monta vers le ciel, chant de délivrance de milliers de malheureux qui gémissaient là dans les fers. et à l'une des fenêtres de la grande tour on vit surgir une blanche apparition de jeune fille, le visage merveilleusement beau et rayonnant de joie: c'était la princesse héritière du royaume.

« Jeune homme, s'écria-t-elle, j'ignore qui vous êtes, et de la part de qui vous venez; mais ce que je sais, c'est que nul chevalier ne lutterait avec vous pour la bravoure. Il ne tient qu'à vous que la fille du roi soit votre épouse. »

Elle dit et, sans lui donner le temps de répondre, elle sauta en croupe avec lui sur son cheval et ils revinrent à la cour.

Le roi tint parole. Il fit publier aussitôt le mariage de sa fille avec son sauveur. Tout le monde fut invité à la noce, le peuple entier, le cheval, les trois chiens et le conteur lui-même qui eut beaucoup de peine à quitter la fête, pour venir ici répéter ce qu'il avait entendu et réjouir qui voudra bien l'écouter.